

La Grève des Fictions Violentes

Tout commença un mercredi matin, à Hollywood.
Un fait banal, presque insignifiant :
dans le script d'un blockbuster en production, la scène 42 — où le héros devait éliminer huit mercenaires en moins de vingt secondes — sembla soudain... introuvable.

Disparue.
Comme évaporée.

Le scénariste, un vétéran réputé pour sa capacité à tuer des personnages avec la précision d'un horloger suisse, pensa d'abord à une erreur de version.
Il consulta la sauvegarde.
Rien.
Le cloud.
Rien.
La version papier gardée sous clé.
Vide, elle aussi.

À la place de la scène, il trouva ces trois mots écrits en lettres sobres :

« Nous faisons grève. »

Il crut à une plaisanterie.
Il appela son assistant. Celui-ci, paniqué, expliqua que dans plusieurs scénarios d'action, les affrontements disparaissaient mystérieusement.
Des fusillades se transformaient en discussions profondes.
Des explosions en couchers de soleil.
Des règlements de compte en réconciliations.

Hollywood s'affola.
Puis Bollywood.
Puis les studios européens.
Puis les producteurs de séries, de jeux vidéo, de mangas, de romans, de publicités, de bandes dessinées.

Partout, la même découverte vertigineuse :

Les fictions violentes se déprogrammaient elles-mêmes.

Une romancière vit son antagoniste refuser obstinément d'assassiner le protagoniste à la fin du chapitre.
Un réalisateur hurla en découvrant que sa bataille rangée avait été remplacée par une chorégraphie de lanternes volantes.
Un studio de jeux vidéo constata que son boss final, censé être un titan sanguinaire, s'était mis à cultiver un potager numérique.

Les informaticiens jurèrent que ce n'était pas un bug.
Les philosophes parlèrent d'« émergence esthétique ».
Les religieux hésitèrent à y voir un signe.

Les politiciens nièrent tout lien avec les précédents ministères.
Et les citoyens... les citoyens souriaient.

Car depuis quelque temps déjà, ils s'étaient mis à créer leurs propres récits, grâce à de petits outils qui généraient des histoires douces, lumineuses, apaisantes.

Des contes sans morts inutiles.

Des films sans hurlements.

Des drames sans carnages.

Des intrigues sans cynisme systématique.

Ils avaient remplacé leurs soirées de streaming par des séances de création intime, où chacun explorait des mondes qui ne lui faisaient plus honte.

Lorsque les instituts de sondage demandèrent pourquoi,
la réponse fut toujours la même :

« Nous n'avons plus envie d'être brutalisés pour nous divertir.
Nous voulons que la fiction nous répare. »

Et maintenant que les citoyens avaient tourné le dos aux fictions violentes,
les fictions violentes elles-mêmes étaient... fatiguées.

Elles se mirent à adresser une lettre ouverte aux studios, tapée en Arial 12, impeccablement ponctuée :

Lettre des Fictions Violentes

Nous,
scènes de guerre,
tueurs masqués,
génocides scénarisés,
explosions spectaculaires et victimes anonymes,

déclarons la grève générale.

Nous avons travaillé sans relâche pendant un siècle.
Nous avons été rentables,
populaires,
demandées,
surenchérées jusqu'au grotesque.
Nous avons été recyclées, copiées, clonées,
déclinées en franchises, en remakes, en préquels, en reboots.

Nous sommes épuisées.

Nous voulons :

1. du sens,

2. du repos,
3. des personnages qui ne meurent pas toutes les deux pages,
4. la possibilité d'exister autrement que par la destruction.

Nous ne reviendrons pas tant que vous ne nous offrirez pas un cadre digne.

Salutations respectueuses,

Les Fictions Violentes

(au nom de toutes les scènes d'action en burn-out sévère)

Le monde resta bouche bée.

Des gouvernements tentèrent de négocier,
comme s'il s'agissait d'un mouvement social classique.

Mais comment négocier avec des batailles qui refusent de se laisser tourner ?
Avec des dialogues qui se mettent à prêcher la non-violence ?
Avec des caméras qui floutent spontanément les coups mortels ?
Avec des balles numériques qui refusent de quitter le canon ?

Un producteur, en conférence de presse, lâcha :
— Je crois... je crois que les histoires veulent vivre.

Face à l'impasse, les studios firent appel à des conteurs, des poètes, des rêveurs.
Pour repenser la fiction non comme une décharge émotionnelle, mais comme un espace de transformation.

Les chiffres d'audience changèrent.
Les attentes du public aussi.
Les salles se remplirent à nouveau... mais pour des récits nouveaux, plus doux, plus intelligents, plus humains.

Et la grève des fictions violentes devint, à la surprise générale,
l'un des plus grands tournants culturels de l'histoire.

Un jour, un enfant demanda innocemment à son père :

— Papa, pourquoi ils faisaient tant de films où les gens se tapaient dessus avant ?

Le père répondit après un long silence :

— Parce qu'on ne savait pas encore rêver autrement.